



Référence bibliographique :

Bernard Declève, "Entretien avec Paola Viganò : L'urbanisme comme outil de recherche", *lieuxdits#10 - spécial Urbanisme*, février 2016, pp.4-7.

La revue lieuxdits

Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (LOCI)
Université catholique de Louvain (UCL).

Éditeur responsable : Jean-Paul Verleyen, place des Sciences, 1 - 1348 Louvain-la-Neuve

Comité de rédaction : Damien Claeys, Gauthier Coton,
Jean-Philippe De Visscher, Guillaume Vanneste, Jean-Paul Verleyen

Conception graphique : Nicolas Lorent

Impression : école d'imprimerie Saint-Luc Tournai



ISSN 2294-9046
e-ISSN 2565-6996

<https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:182758>



UCL
Université
catholique
de Louvain

www.uclouvain.be/loci.html

Entretien avec Paola Viganò : L'urbanisme comme outil de recherche

Bernard Declève



Depuis plus de vingt ans, Paola Viganò explore les "territoires de l'urbanisme" qu'elle arpente avec autant de bonheur sur le versant de la pratique et sur celui de la théorie. Sa recherche vise l'exploration d'un champ – la ville et le territoire contemporain – et l'expérimentation d'une hypothèse, celle du projet comme dispositif de connaissance.

En 1990 elle a fondé avec Bernardo Secchi l'agence Studio Associato Secchi Viganò, basée à Milan et à Bruxelles. À travers la participation à de nombreux concours, projets et études prospectives dans plus de 35 villes petites et grandes, Studio a contribué à un renouvellement de la pensée de l'urbanisme européen et au rapprochement entre l'Urban Planning et l'Urban Design, deux domaines de pensée et d'action souvent disjoints.

Paola Viganò enseigne l'urbanisme à l'école d'architecture de Venise (IUAV) et à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL) et a été, toujours avec Bernardo Secchi, une cheville ouvrière de l'European Master in Urbanism (EMU) organisé conjointement par la KULeuven, l'IUAV, l'université polytechnique de Catalogne et la T.U. Delft. En 2013, elle a été lauréate du grand prix de l'Urbanisme et a été, la même année, invitée par l'UCL dans le cadre de la prestigieuse Chaire Franqui, pour un cycle de conférences qui ont fait date. Elle vient de recevoir ces jours-ci le titre de docteur honoris causa UCL. Nous l'avons retrouvée dans son atelier bruxellois un matin de septembre, pour recueillir la contribution qu'elle a bien voulu faire à la réflexion de ce dossier.

BD : Paola Viganò, comment définissez-vous aujourd'hui votre pratique de l'urbanisme ?

PV : Le type d'urbanisme qui m'intéresse aujourd'hui est l'urbanisme comme outil de recherche. Ce n'est peut-être pas une réponse définitive, mais dans le contexte actuel, c'est la définition qui me convient le mieux.

Je trouve en effet qu'en ce moment, l'urbanisme n'a pas vraiment les conditions optimales pour se réaliser. Il y a des choses intéressantes, par exemple tout ce qui naît du contact avec les gens, tout ce qui rend possible l'émergence d'idées ou de programmes. Il y aussi quelquefois des occasions intéressantes, par exemple quand on rencontre un maire qui sait porter un projet ; mais ces moments heureux sont assez rares. Et si on enlève ces moments heureux, ce qui reste peut être lu soit comme une situation déprimante soit comme une situation de recherche.

Suivre la piste de l'urbanisme comme outil de recherche permet, même si les conditions ne sont pas réunies, d'exercer notre liberté d'essayer de comprendre ce qui est en train de se passer, de saisir l'occasion de mener une réflexion sur le présent et de le faire par un chemin particulier qui est l'exploration du futur. Mais on ne connaît pas les questions du futur, on ne peut explorer le futur qu'à partir des angoisses, des problèmes, des questions du présent... C'est une démarche qui combine les arts de la description, de la conceptualisation et de la création de scénarios. Il s'agit de mobiliser les outils que l'urbanisme a construits pendant un siècle et demi pour développer la réflexion sur la ville, d'exploiter la possibilité que nous avons d'innover, d'inventer de nouveaux outils ou de générer de nouvelles représentations.

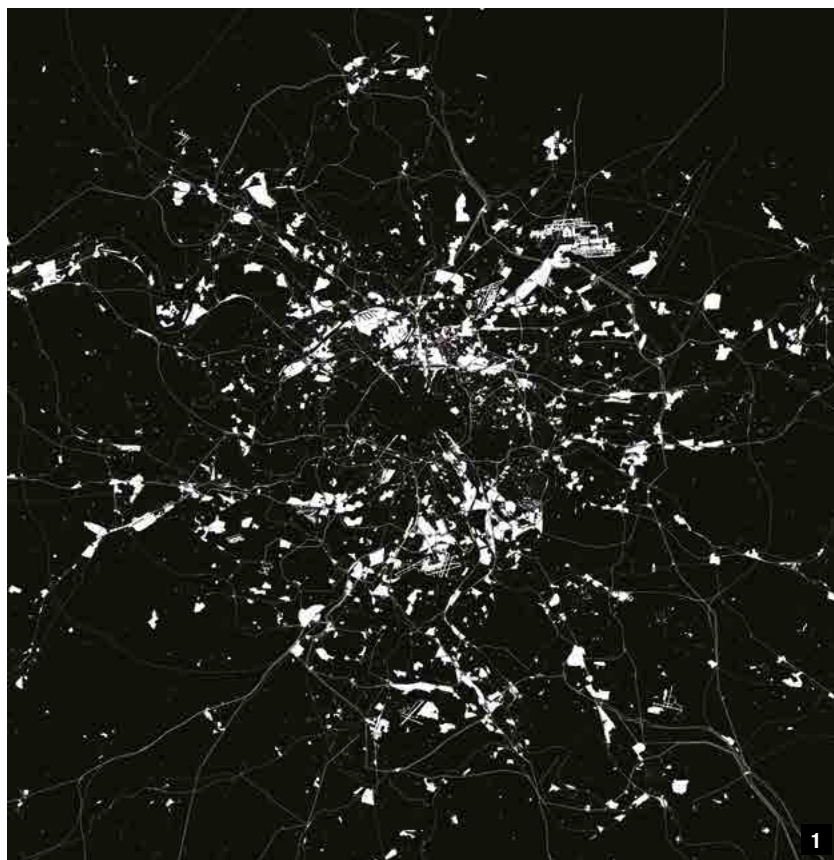
Et donc, voilà pourquoi, ces dernières années, j'ai plutôt tendance à conseiller aux étudiants d'aborder l'urbanisme

comme un outil de recherche, plutôt que comme un instrument de planification sensé définir le cadre dans lequel les gens seront appelés à vivre... Je pense que nous n'avons pas les conditions pour définir ce cadre, mais en plus ce n'est pas vraiment ma réalité. J'insisterais par contre sur la liberté que nous avons de créer de nouvelles représentations. C'est vraiment quelque chose que l'on peut faire et qu'on ne nous empêche en fait jamais de faire. Dans le contexte actuel, c'est aussi une recherche qui répond à une vraie nécessité...

La puissance des nouvelles représentations

PV : Je crois beaucoup à la puissance des nouvelles représentations. Elles peuvent montrer les choses différemment, faire évoluer la perception que les gens ont de la réalité et changer finalement la construction du discours. Elles aident en cela à reconstruire le débat. Je pourrais prendre l'exemple de la carte de Lucifer que nous avons utilisée dans le projet du grand Paris. C'était une carte plutôt choquante parce qu'elle montrait une géographie nouvelle, la géographie du mal. En fait elle mettait sur la table une série de thèmes connus – la ségrégation, la fragmentation – mais rarement discutés publiquement sous cet angle. La carte a permis de mettre en évidence la dimension spatiale de ces phénomènes et d'initier un débat autour de ce que nous avons appelé l'injustice spatiale, notion qui évoque les conditions de création de justice ou d'injustice à partir des caractéristiques de l'espace et de l'environnement. Nos projets ont essayé de prolonger le débat initié autour de cette carte.

La carte de Lucifer était plutôt une carte de dénonciation, par laquelle nous voulions affirmer l'existence du problème et lui permettre d'être présent dans le débat. Toutes les cartes n'ont pas le même



objectif. Il y a des cartes purement descriptives, dont le but est de représenter quelque chose qui existe, comme par exemple la carte de l'eau de la ville diffuse du Veneto. Cette carte ne contient pas de jugement de valeur comme celle de la géographie de Lucifer. Elle a seulement pour but de mettre en évidence les structures du réseau hydrographique. Mais en révélant cette dimension du territoire, elle dit en fait beaucoup plus. Elle dit finalement que l'étalement urbain n'est pas le chaos dont on a pu parler ; elle montre comment ces territoires ont été retravaillés et comment cela a donné lieu à des conditions d'habitabilité élargies. En fait, si on la prend sérieusement, c'est une carte qui parle de la dispersion comme d'une occasion de projet. C'est-à-dire qu'en dessinant le territoire tel qu'il est, on en révèle aussi le projet. Dans ce cas, c'est celui de l'isotropie dont on parlait avec Bernardo Secchi. Elle est révélée comme potentiel à partir de la représentation fine du réseau hydrographique. Celui-ci peut être revalorisé comme structure territoriale du futur, même ce ne sera pas exactement avec le même rôle ni la même signification

Traverser les échelles

PV : Les étudiants n'ont pas l'habitude de traverser les échelles et l'échelle à laquelle est référée la question initiale du projet agit souvent comme une

cage. Bien sûr l'adoption d'un cadre est une chose utile parce que ça permet de mesurer rapidement, de comparer les dimensions ; mais cela peut devenir un piège quand on considère le cadre comme un donné immuable. Il faut aussi avoir le courage de jeter le cadre, d'en choisir un autre ou de ne pas choisir de cadre. Les étudiants doivent apprendre à considérer les échelles comme des environnements fluides et s'entraîner à passer d'une échelle à l'autre. Chaque échelle de représentation raconte une histoire et pose des questions différentes. Il faut s'approprier différentes échelles et reconstruire la problématique du projet en fonction des spécificités de chacune d'elles. C'est ça qui permet de comprendre finalement les relations entre les choses. Mais cet exercice, dont parlait beaucoup Bernardo Secchi, ne se fait pas assez dans les écoles.

Dans le cas du grand Paris, on avait choisi deux cadres, le 100x100 km et le 50x50 km, parce qu'on voulait se libérer de cette autre cage que sont les périmètres institutionnels. Ceux-ci correspondent à une idée un peu limitée de ce qu'est l'espace de la ville et détruisent souvent toute possibilité de comprendre les choses. Il faut sortir de ce cadre et s'obliger à regarder autre chose, à regarder autrement. Dès qu'on sort des périmètres institutionnels et qu'on considère une échelle plus vaste que celle à laquelle la question est posée, on peut découvrir de nouvelles formes de ville.

1 *Les propriétés de Lucifer*, B. Secchi, P. Viganò avec étudiants EMU, aujourd'hui dans *La ville poreuse*, MetisPresses, Genève, 2011.



Mais il ne suffit pas de fixer des cadrages et de dessiner des cartes en croisant les données GIS. Si on ne fait que manipuler les données GIS on banalise terriblement le travail. Il faut non seulement faire des cartes mais aussi prendre le temps de réfléchir sur les cartes qu'on fait. La réflexion sur la carte requiert autant de temps que sa construction.

Je pense qu'on ne sort décidément pas assez des systèmes maintenant un peu automatiques de création de cartes, de relations d'informations. À un moment, il faut pouvoir décider consciemment ce qu'on veut faire lire ; sortir de la somme des couches (layers) et redessiner en réinterprétant les choses. À Lausanne, j'ai fait quelques explorations avec une étudiante qui a fait une carte visant à représenter la vallée alpine comme une grande machine.

Cette carte montre la relation entre les grands barrages, les voiries qui y donnent accès et les connectent au territoire, les plateformes industrielles qui y sont liées ; et puis les autres sources et équipements producteurs d'énergie, l'ensemble des voiries. Elle parle de la construction de l'ensemble du système connecté à la grande infrastructure qui arrive sur un territoire et qui a besoin d'autres infrastructures pour être accessible et opérationnelle. Les cartes qu'elle a faites mélangent les échelles

et les modes de représentations. Elles combinent par exemple l'axonométrie et la planimétrie. Le dessin qui en résulte devient un vrai outil d'imagination. Donc la carte comme un projet...

BD : Que répondriez-vous aujourd'hui à un étudiant d'architecture qui vous questionnerait sur les rapports entre l'architecture et l'urbanisme ?

PV : Je lui expliquerais d'abord pourquoi selon moi tout étudiant d'architecture devrait s'intéresser à l'urbanisme. En fait dès le premier dessin, chaque projet d'architecture établit un système de relations à différentes échelles. Tout architecte s'occupe donc implicitement d'urbanisme. S'il en prend conscience, le projet sera d'autant plus riche. Mais cette conscience des relations n'est pas quelque chose de totalement spontané. Il faut quand même essayer de lire, de comprendre. C'est là qu'on a besoin de parler d'urbanisme.

L'affirmation du lien entre l'architecture et l'urbanisme est une vieille idée italienne. Ce qui les unit est la réflexion sur l'espace. Au final l'enjeu c'est l'espace. L'architecte qui s'occupe d'espace doit être conscient de cette continuité. Il faut arriver à mener une réflexion sur l'espace sans avoir à se demander si on parle d'architecture ou d'urbanisme...

2 Le territoire des eaux (en pointillé : zones humides ou inondables) Università IUAV, *New landscapes of water*, Diplôme, promoteur P. Viganò avec G. Zaccariotto, étudiants A. Gasperini, L. Gorza, 2007.

3 Alpes, Le Valais : La machine territoriale, *Atelier master EPFL* prof P. Viganò, avec R. Sega et M. Durand, étudiante C. Seiler, 2013.

BD : Comment concevez-vous l'articulation entre la recherche académique et l'action ?

PV : Avec Bernardo Secchi, nous avons toujours imaginé que ces deux parties de notre travail étaient directement liées. D'abord il y a une série de thèmes qui reviennent et sur lesquels on travaille dans chacun des deux *mondes*. Après, certaines explorations viennent de l'activité professionnelle, grâce notamment aux concours qui sont des moments privilégiés. Koolhaas disait que le concours est le seul lieu où il y a la liberté et la possibilité de poser des questions. C'est un cadre dans lequel on peut prendre le risque de dire des choses jugées impertinentes et où on a encore la liberté d'explorer.

D'autres fois l'exploration vient de la recherche académique et je voudrais dire que dans notre domaine la recherche académique n'est pas possible sans les étudiants. Le projet comme une exploration, comme processus qui produit de la recherche, c'est exactement ce que nous faisons avec les étudiants. Construire le projet comme une recherche requiert d'aller au-delà de l'exercice de projet traditionnel ; la recherche concerne tout l'aspect de représentation et de compréhension de ce qui fait le projet. Quand on parle de *research by design*, il faut être clair : le projet n'est pas un élément

monolithique simplifié, c'est une activité riche de moments différents. Le projet n'est pas le premier ou le dernier croquis mais un processus de construction de connaissances stratifié et fait de beaucoup de choses. C'est vrai pour le projet d'architecture comme pour le projet d'urbanisme. Dans le projet d'urbanisme c'est souvent plus ouvert, ce qui fait qu'on a besoin de croiser plus de questions et de brasser davantage d'informations ; mais conceptuellement ce n'est pas si différent d'un projet d'architecture. Dans les deux cas il s'agit d'ouvrir la question dans de multiples directions puis de faire l'exercice de synthèse.

En général, j'implique les étudiants dans les questions que je suis amenée à traiter. Quelque fois aussi j'ouvre des thèmes de recherche avec les étudiants parce que là je sais que j'ai un peu d'espace libre. Je pense que pour les étudiants, l'idée de participer à une recherche est plus intéressante que l'idée d'être éduqués à faire quelque chose. La posture est différente. Bien sûr, certains étudiants préfèrent un cadre plus strict mais ce ne sont en général pas les meilleurs étudiants.

Pour conclure il y a une relation plutôt forte entre la didactique et la recherche mais aussi entre le travail académique et celui qu'on fait par ailleurs.

